

ques observations, très incomplètes sans doute, mais justes, je l'espère, sur les principaux défauts de notre prononciation.

Avant tout, à quoi bon tenter une réforme dans notre manière de prononcer ? Ne saurions-nous vivre heureux et prospérer sans cela ? Depuis bientôt trois cents ans que nous parlons comme aujourd'hui, nous en sommes-nous plus mal portés ? Je reconnais sans peine qu'il n'est pas essentiel de bien parler pour bien vivre ; mais, chez un peuple comme chez un individu, il a deux vies bien distinctes : la vie matérielle et la vie intellectuelle. Cette dernière nous paraît mériter attention, autant, sinon plus que l'autre, et nous en concluons naturellement que nous ne devons pas négliger ce qui peut en mieux régler le cours et lui donner de l'attrait. On m'objectera peut-être encore que la prononciation n'est pas une partie bien importante de la vie de l'intelligence. Mais dans une question aussi grave que celle du perfectionnement de notre littérature, tout progrès, il me semble, doit être regardé comme important.

Chez nous, écrivait dernièrement un de nos publicistes les plus distingués, ceux qui veulent apprendre à bien écrire doivent s'isoler, se créer une vie à part, et n'avoir pour compagnons que leurs livres ; car, en général, on parle très mal dans notre société.

Cependant, le même écrivain le prouvait dans un autre article : nos pères prononçaient comme nous, ou plutôt nous prononçons comme eux certains mots qui, d'après l'usage et l'Académie, ont changé de